
M A N U S C R I T

LE PEKINOIS BLEU
de Kjeld Abell
Traduit du danois par Terje Sinding

cote : DAN94D202

Date/année d'écriture de la pièce : 1954
Date/année de traduction de la pièce : 1994

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier.
Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas
habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
CENTRE INTERNATIONAL DE LA TRADUCTION THÉÂTRALE

2
2
2

Personnages :

André

Tordis Eck

Marianne

Un client du café

Le médecin

Hansson, assistant du gardien du phare

Émily

Isabella de Creuith

La sage-femme

Esmond

Olsen, garçon de café

Un élégant intérieur de café des années 1880, peint sur des rideaux de tulle qui peuvent disparaître ou être rendus transparents par les éclairages, s'ouvrant ainsi à de nouvelles perspectives, à de nouveaux effets.

Au premier plan, à droite, une cabine téléphonique surannée aux vitres gravées masque l'entrée d'une arrière-salle ; à gauche, une colonnade dissimule la fenêtre donnant sur la place. Au centre, légèrement vers la gauche, une ouverture voûtée pourvue de rideaux conduit au comptoir, aux vitrines de pâtisseries et à l'entrée, qui demeurent cependant invisibles. Seule la circulation des personnages laisse deviner la configuration des lieux. Au fond, le café se prolonge comme à travers un brouillard.

C'est le soir. Un homme et une femme sont attablés près de la fenêtre. Il lit un journal, elle regarde dans le vide. Au centre, devant une banquette de velours rouge, une table libre.

ANDRÉ (venant de l'entrée, s'arrêtant un instant, puis parlant en direction du comptoir). - On m'a téléphoné. Il y a une lettre, paraît-il. Olsen n'est pas là ? Merci, - il est sûrement au courant.

(Il se dirige vers l'avant-scène, puis s'arrête devant la table au centre.)

La table. Que c'est touchant. Comme si elle m'attendait. Bonjour, vieille table. On ne s'était pas vus depuis des éternités.

(Il pose un paquet de cigarettes et un journal sur la table, suspend son manteau et son chapeau à un porte-manteau partiellement dissimulé par la cabine téléphonique, puis regarde autour de lui, la main toujours posée sur le manteau.)

Etrange. Ces lieux qui, autrefois, étaient le champ de furieuses batailles qui nous permettaient d'entrevoir des univers nouveaux. Ivres de mots, nous étions prêts à nous lancer dans les expéditions les plus hardies, à tout renverser, à tout démolir, avec la certitude dédaigneuse d'être seuls capables de construire haut, de construire libre.

(Sa main lâche le manteau.)

Ah, mon dieu.

(Il se dirige vers la table du centre, jette un rapide coup d'oeil dans la glace au-dessus de la banquette, se passe une main dans les cheveux, s'assied et allume une cigarette. Au même moment arrivent de l'arrière-salle deux vieilles dames décharnées, vêtues de noir. Elles s'arrêtent un instant, boutonnant leurs gants, rajustant leurs chapeaux. André regarde sa montre.)

Sept heures et demie passées. Dans un instant elles seront à leurs places habituelles dans le vieux théâtre. Leur théâtre.

(Il regarde en direction de la fenêtre.)

Qu'est-ce qu'on y joue ?

(Il jette un rapide coup d'oeil dans le journal.)

Médée!

(Il se penche en avant, suivant des yeux les deux vieilles dames qui sortent.)

Ces deux-là et Médée. Deux fourmis desséchées, munies de programmes et de jumelles, rampant au pied d'un volcan. Enfin bon. Et toi, toi et Jason ? N'as-tu pas rêvé, autrefois, d'être Jason, n'as-tu pas rêvé comme les autres, n'as-tu pas fait des phrases pour la galerie ? Et la toison d'or ? Même les rêves finissent par être rongés par les mites. Olsen!

(Un vieux garçon de café, vêtu d'un pantalon noir et d'un spencer blanc, arrive de l'arrière-salle en traînant les pieds.)

Bonsoir, Olsen. Vous avez dû me croire mort. D'ailleurs, je le suis peut-être, on ne sait jamais. Vous avez une lettre, paraît-il. Quelqu'un m'aurait envoyé une lettre. Mais pourquoi l'avoir adressée ici ? Je ne comprends pas. Un xérès, Olsen. Merci, Olsen, merci.

(Le garçon se retire.)

Autrefois, autrefois. Comme c'est bête d'avoir atteint l'âge où on est ému par autrefois, ému et effrayé. Impossible de revenir en arrière. Que nous est-il arrivé ? Rien de ce que nous avons rêvé, et pourtant beaucoup de choses, mais d'une autre manière, d'une manière si inattendue. Au fait, il ne faut pas que j'oublie de téléphoner à la maison, j'ai promis aux garçons de les aider à faire leurs devoirs de maths.

5
5
5

(Il fait mine de vouloir se lever, mais à l'instant même, Olsen arrive avec un verre de xérès et une lettre.)

Ah, vous voilà, Olsen. Qui diable a pu m'envoyer cette lettre ? Merci, Olsen, merci.

(Le garçon se retire.)

Une enveloppe bête, sans élégance. Mais l'écriture - ?

(Il retourne l'enveloppe.)

Villa M -

(Il lève la tête.)

Villa M - ?

(Il regarde de nouveau l'enveloppe.)

Qu'est-ce qui est écrit en-dessous ? Par Sandodden, île d'Iselø. L'île au phare. A Sandhavn, il faut prendre le bac. Villa M, - la Villa des Mouettes, la maison isolée près du phare. Tordis Eck. C'est une lettre de Tordis, - Tordis qui, à l'insu de ses parents, à l'insu de son père surtout, était fiancée à l'un, puis à l'autre autour de cette table. Pendant quinze jours, moi aussi je m'étais imaginé que j'étais fiancé à Tordis. Nous étions assis sur cette banquette. Les autres étaient là, en face. On refaisait le monde ; on s'en donnait à cœur joie. Puis soudain, elle devait partir. Passe me voir ce soir, m'a-t-elle chuchoté. Mes parents dînent en ville. En l'espace d'une seconde, j'ai senti sa main contre mon bras. Sois là à huit heures. J'étais là à huit heures. J'avais dix-huit ans, bientôt dix-neuf, je venais de me décider pour les études de droit. En montant l'escalier j'avais la gorge sèche, impossible d'avaler. C'est elle qui a ouvert. Elle m'a conduit dans le grand salon où seules quelques lampes étaient allumées. J'ai regardé autour de moi et j'ai senti sa bouche tout près de la mienne. Partout il m'a semblé voir son père, l'efficace directeur de cabinet, le distingué membre de tant de conseils d'administration. Au-dessus du canapé aux coussins orientaux étaient suspendus les sabres de son grand-père paternel, ils brillaient d'avoir été astiqués, puis une paire de poignards de Java et des boucliers japonais. A travers un fouillis d'armes, j'ai vu ses yeux et sa bouche qui s'approchaient. Ensuite, j'ai tout oublié, tout ce qui m'entourait, je n'ai senti que moi et ma fière jubilation, j'étais porté par des ailes, j'accédais au temple de l'âge

6
6
6

d'homme. Plus de directeurs de cabinet, plus de sabres : le vainqueur, c'était moi. Le lendemain nous nous sommes revus ici. Au vieux café Bern. Des dorures, des fleurs partout. Nous avions les joues enflammées, et nos yeux étaient des étoiles.

(Petit à petit, les rideaux de tulle sont devenus transparents, on devine des fleurs et des dorures, au lointain un orchestre joue en sourdine.)

L'air devenait bleu, des oiseaux gazouillaient et volaient autour des rideaux de couleur vive, tandis que des petites sylphides aux ailes claires planaient dans le soleil au-dessus de la place, nous lançaient des violettes, tournoyaient et faisaient des pointes.

(Un cortège de sylphides arrive en dansant de l'arrière-salle.)

La vie s'ouvrait comme une partition magique. Je pouvais en lire chaque note. Mes mains étaient celles d'un jongleur. Je jonglais avec une cascade de notes. Le thé était du champagne. Tout était du champagne. Nous nous sommes revus tous les jours. Puis soudain, - soudain elle n'était pas libre. Le lendemain non plus. Ni le surlendemain. Pendant plusieurs jours, aucune nouvelle. Autour de mon cou, la corde se resserrait lentement. J'étais comme un pendu. L'univers me battait froid, me tournait le dos. Puis, rassemblant toutes mes forces, je lui ai téléphoné pour lui demander de m'accompagner au cinéma. Nous pourrions nous retrouver ici. Ici, chez Bern. J'ai attendu, attendu. Puis j'ai enfin perçu son pas, ses talons -

(Il repousse la table, se lève, regarde vers l'entrée, fait semblant d'accueillir quelqu'un, de l'inviter à s'asseoir, puis s'assied lui-même.)

C'est gentil d'être venue. Qu'est-ce que tu veux boire ? Rien ? Elle a secoué la tête en souriant puis elle a allumé une cigarette. Elle était seulement venue me dire qu'elle ne pouvait pas venir au cinéma ; pourquoi, elle ne l'a pas dit, et je n'ai pas voulu lui poser la question. Nous avons parlé un moment de tout et de rien, de la soirée qui devait avoir lieu le samedi suivant, si elle pensait y aller ? Mais bien sûr. Au revers de son tailleur, elle avait épinglé un brin de muguet, c'est lui que je regardais, c'est à lui que je parlais, tout en sentant le vide dans lequel je me renfermais, bête, maladroit, trop jeune pour ce rôle. L'adulte, c'était elle.

(Le téléphone sonne. Le garçon arrive du comptoir et entre dans la cabine.)

Puis le téléphone a sonné. J'ai écrasé ma cigarette, le cendrier faisait de la réclame pour une marque de liqueur. Les lettres du nom de la liqueur me regardaient comme des internés d'office réquisitionnés pour assister à l'enterrement d'un inconnu.

(Le garçon lui fait signe depuis la cabine.)

C'est pour moi ?

(Il se lève et se dirige vers la cabine.)

Je l'entendais dire qu'elle était obligée de partir, mais je faisais semblant de ne pas comprendre.

(Il entre dans la cabine.)

Oui. Oui, c'est moi.

(Il regarde sans cesse la table.)

Tandis qu'une voix emplissait mes oreilles d'une grisaille infinie, je la voyais se lever, défaire le muguet, puis le poser sur la table, devant ma place vide. Puis elle a tourné les talons, et elle est passée devant les gâteaux décorés dans leur vitrine, devant la dame du comptoir. Olsen lui a ouvert la porte. Elle ne s'est pas retournée.

(Il raccroche en hésitant le téléphone, puis sort de la cabine.)

Je l'ai revue le samedi suivant. Elle était avec un autre. Je l'ai revue plusieurs fois, toujours avec d'autres, mais elle, elle était toujours la même. Passe nous voir, André, passe nous voir. Mon père n'arrête pas de demander de tes nouvelles. Son père ? Pourquoi son père s'intéressait-il soudain à moi ? La première partie de ta thèse l'a beaucoup impressionné. Viens déjeuner, et amène ton amie, je ne la connais pas, mais il paraît qu'elle est ravissante, c'est ce que tout le monde dit. Nous y sommes allés une fois ou deux, Marianne et moi. Les sabres au-dessus du canapé nous souriaient avec bienveillance. Je n'étais plus un danger pour la tranquillité de la famille. Ca, c'était du passé.

(Il a regagné la table et s'est assis. Pendant un moment il regarde dans le vide, balançant la lettre entre ses doigts. Puis soudain, son regard redevient présent, et il jette un rapide coup d'oeil à l'enveloppe.)

Oui, c'est son écriture . Elle avait une écriture de petite fille, étrangement impersonnelle, - c'est toujours la même.

(Il ouvre l'enveloppe, qui contient une vieille photographie, de format carte postale.)

Une vieille photographie - ?

(Il retourne la photographie, regardant au dos, mais rien, apparemment, n'y est écrit. Puis il examine l'enveloppe, qui ne semble pas lui offrir davantage d'éclaircissements. Du coup, il regarde de nouveau la photographie.)

Une vieille photographie d'une vieille dame dans une tenue de chasse à la vieille mode. Et à ses pieds, un chien. Un chien !

(Il lève vivement la tête.)

Le pékinois bleu !

(Il regarde de nouveau la photographie.)

Isabella de Creuth. C'est son chien, c'est bien elle. La tante du directeur de cabinet. C'était son frère qui avait fait construire la villa, la villa isolée près du phare. Il était paralysé des jambes, il passait ses journées au lit, à tirer sur les mouettes à travers la fenêtre ouverte, tandis qu'au crépuscule, elle, Isabella, revenait de la plage suivie de son chien, le pékinois bleu, puis traversait la lande jusqu'à l'ange tutélaire de la villa, une figure de proue à la peinture écaillée représentant un triton à la cape soulevée par la tempête et qui brandissait un trident.

(Il regarde fixement la photographie, puis la retourne de nouveau, semblant cette fois-ci apercevoir quelque chose.)

Là, en bas, au crayon, presque effacé, - qu'est-ce qui est écrit ? Si j'étais poète -

(Il repousse soudain la table, comme s'il voulait se lever.)

Non ! Ce n'est pas vrai. Ca ne peut pas être vrai!

(Il reste un instant assis, regardant droit devant lui.)

Si j'étais poète -

(Il se renverse.)

L'été dernier, - jamais le ciel n'a été aussi pur. Nous sommes partis sans but précis, Marianne et moi, les enfants étaient chez les parents de Marianne. A Sandhavn, nous avons pris le bac. Qu'il y avait un rapport entre Tordis et Iselø, je ne l'imaginais même pas. Nous sommes allés jusqu'au phare, nous nous sommes baignés, puis nous nous sommes allongés au soleil. Pas âme qui vive, rien que la plage blanchie par le soleil à perte de vue. Puis soudain, nous avons entendu un cheval, un bruit de sabots qui faisaient jaillir le sable. Et qui montait ce cheval ? Ce n'était pas un cavalier, c'était une femme-centaure : Tordis moulée dans ses jodhpurs, le chemisier ouvert. Dans des cascades d'éclaboussures de sable, elle a retenu son cheval. M'appuyant sur le coude, j'ai contemplé un visage inconnu, absolument inconnu, que je n'ai fini par identifier que lorsqu'elle m'a reconnu. André et Marianne, vraiment, c'est vous ? J'habite là-haut, juste derrière la grande dune, - là, vous pouvez apercevoir le pignon. Toi, André, tu es déjà venu ? Non, c'est vrai, à l'époque on ne venait jamais ici. Montez prendre un verre quand vous serez prêts. Sans façons. Vous logez où ? Pourquoi ne vous installeriez-vous pas chez moi ? Je suis toute seule.

(Petit à petit, les rideaux deviennent transparents. On devine un ciel d'été d'un bleu profond.)

Nous nous sommes rhabillés, et nous sommes montés à travers les dunes. Et là, devant nous, était la villa, une vieille monstruosité avec des têtes de dragon et des personnages de saga ; ce n'était pas une maison mais un être vivant.

(Les rideaux sont maintenant entièrement transparents, on aperçoit une terrasse couverte avec une balustrade ornée de têtes de dragon en bois sculpté. Marianne est assise à la dernière marche de l'escalier, tandis qu'André reste sur sa banquette de café, qui semble maintenant faire partie du nouveau décor. Tous les deux regardent en direction de la maison.)

Sous ce toit, on devait se sentir plus que seul.

10
10
10

TORDIS (*venant de la maison, en jodhpurs et chemisier à manches courtes, une cigarette au coin de la bouche. Elle porte un plateau avec des verres et des bouteilles ; Marianne lui fait de la place*). - Mes parents viennent si rarement. Et mon mari -

ANDRÉ. - Son mari. Maintenant, je me souvenais. Dans sa haine sourde envers son père, elle avait fini par se marier, par épouser quelqu'un qui convenait au père.

TORDIS (*s'asseyant sur la dernière marche de l'escalier*). - Ici, mon mari ne se plaira jamais, d'ailleurs il trouve l'endroit et la maison franchement laids. Lui, il appartient à la ville. En ville, nous sommes mari et femme. Whisky ou xérès ?

ANDRÉ. - Sans doute était-ce Marianne qu'elle avait condamnée au xérès, mais nous avons tous bu du whisky. Manier des bouteilles et des verres, des cigarettes et des briquets était la seule tâche ménagère que Tordis était parvenue à exercer à la perfection.

TORDIS. - Marianne - (*faisant passer les verres.*) Il y a des cigarettes là. Oh, on dirait que ça fait un millier d'années. Combien d'enfants avez-vous ?

ANDRÉ. C'est moi qui ai fini par répondre. Marianne était tournée vers le jardin. Il y avait tant de grâce dans son calme, ce calme qui n'était qu'à elle. Elle a toujours possédé cet équilibre qui la met en harmonie avec les lieux. Nous avons trois garçons.

TORDIS. - Et moi, un seul.

ANDRÉ. - Le regard de Marianne semblait attentif, mais elle restait le dos tourné.

11
11
11

TORDIS. - Mon mari, c'est le fils que j'ai donné à mon père pour me faire pardonner de n'être qu'une fille. Non pas qu'il m'en faisait le reproche, mais c'était dans l'air. Très tôt, j'ai compris que la notion même de femme était quelque chose d'inférieur. Je méprisais les autres petites filles avec leurs poupées, et au désespoir de maman j'avais une totale indifférence pour les rubans et les fanfreluches. André, tu te souviens de ce bal au lycée ?

ANDRÉ. - Si je m'en souvenais! Ce fut ma première rencontre avec Tordis. Lorsque nous nous sommes retrouvés, nous étions tous les deux étudiants, moi j'étais toujours un petit garçon, et elle était toujours la même, avec ce regard un peu blasé et de plus en plus expérimenté qui semblait tenir les êtres et les choses à distance. Comme ce soir-là, au bal du lycée.

TORDIS. J'avais une robe de tulle rose pâle, et des escarpin. Maman avait enfin obtenu ce qu'elle voulait ; elle disait que j'étais adulte. Mais ce qui me troublait le plus, c'était mon père, la manière dont il me regardait, comme s'il me découvrait. Soudain je me suis vue moi-même ; j'aurais voulu disparaître dans un trou de souris. Jusque là, j'avais passé ma vie en tenue de scout avec de bottes de cuir, j'avais fumé la pipe en cachette et fait cuire des pommes de terre sur le feu de camp, et quand on me demandait ce que je voulais être, je répondais : garde forestier.

ANDRÉ. - Je m'en souviens, oui.

TORDIS. Comme tu as été gentil ce soir-là. Mon cavalier m'avait accompagnée par devoir, ses parents et les miens jouaient au bridge ensemble tous les mardis, il m'a faussé compagnie dès qu'il a pu. C'est alors que tu m'as vue, que tu as eu pitié de moi.

ANDRÉ. - Ce n'était pas de la pitié. Moi aussi, j'étais seul.

TORDIS. - Tu as traversé la salle.

12
12
12

ANDRÉ. - Et avant même que je n'arrive de ton côté, tu t'étais déjà levée.

TORDIS. - Oui, de peur. Ces abominables escarpins. Je ne savais pas comment me tenir, comment marcher, que faire de mes mains. Un garçon à qui on aurait attribué le rôle de jeune première dans le spectacle de fin d'année n'aurait pas été plus malheureux.

ANDRÉ. - Tu n'avais pas l'air malheureux, plutôt un peu hautain.

TORDIS. - C'était un masque, André, - un masque de défense.

ANDRÉ. - Mais qui m'a causé un trac épouvantable, d'autant que j'étais conscient de ne pas savoir danser.

TORDIS. - Pourtant, c'était toi qui savais.

ANDRÉ. - C'est toi qui m'as appris.

TORDIS. - Non, André, non! Tu me faisais croire que j'avais passé ma vie à danser dans des escarpins de soie rose pâle. Tu me faisais aimer ces escarpins. Je dansais, et je m'envolais jusqu'à l'univers des adultes. Je dansais, et je survolais quelque chose, je m'éloignais de quelque chose, je m'éloignais d'une petite troupe de louveteaux qui m'appelaient Thiiba. Je les entendais m'appeler, je les voyais autour du feu de camp, et je les y ai laissés. Thiiba était morte, elle ne reviendrait jamais. Je dansais, je dansais au-dessus de sa tombe, je recouvrais sa tombe d'une profusion de fleurs. J'étais moi-même une fleur prête à éclore. Oh, André, quelle soirée étrange. Et comique.

13
13
13

ANDRÉ. - Tu voulais une limonade.

TORDIS. - Je ne m'en souviens pas.

ANDRÉ. - Quand je suis revenu, tu dansais avec un garçon de terminale.

TORDIS. - Il voulait me raccompagner, mais mon père est venu me chercher.

ANDRÉ. - Chercher sa fille qui était enfin devenue une jeune fille.

TORDIS. Ca, je ne le lui ai pas raconté. Ni à lui, ni à maman. J'ai dit que je m'étais ennuyée. Bien sûr que j'avais dansé. Avoir une fille qui fait tapisserie, ça aurait blessé sa vanité. Mais quand je lui ai dit que je trouvais les garçons ennuyeux, ça lui a fait plaisir, ça l'a rassuré. Et j'ai continué à le rassurer. Tu pourras dire ce que tu voudras, mais ça m'a donné cette liberté que j'ai toujours tant aimée. André, je vois ce que tu penses. Un jour, il faut renoncer à une partie de sa liberté, à une partie de soi-même. Je l'ai fait, André. Je l'ai fait avec joie. Mais Iselø, la Villa des Mouettes, cela, personne ne me l'enlèvera. Ici, ma liberté vit sa propre vie. Ici, je possède quelque chose que je suis seule à voir. Quelque chose d'invisible, d'impalpable, - quelque chose de -

ANDRÉ. - Ses mains étaient retombées.

TORDIS. - Comment dire ?

ANDRÉ. - Pendant un instant, elle s'est figée, comme perdue, et elle a regardé dans le vide. Puis elle s'est tournée vers Marianne.

14
14
14

TORDIS. - Pourquoi ne resteriez-vous pas ? Restez quelques jours. Faites-moi ce plaisir.

Parfois, on a -

ANDRÉ. Soudain, elle s'est arrêtée. Comme si elle avait aperçu quelque chose, ou quelqu'un, qui faisait passer un nuage devant le soleil, - mais ça n'a duré qu'une seconde.

TORDIS. - Parfois, on a tant besoin de amis. Marianne, je sais que tu me comprends.

ANDRÉ. - Mais qu'est-ce qu'elle avait bien pu apercevoir ?

TORDIS. - Tout est prêt. J'ai fait rénover la chambre d'amis de la tour. Avant, elle était un peu triste et pas très confortable.

ANDRÉ. - J'ai essayé de me retourner discrètement, mais je ne voyais rien.

TORDIS. Je l'ai fait faire l'année dernière, dans l'espoir qu'un jour des amis viendraient à l'improviste.

ANDRÉ. - Si. Voilà qu'une forme surgissait entre les dunes, près de la mer, puis disparaissait de nouveau.

TORDIS. - Mais l'année dernière, personne n'est venu. Vous êtes les premiers.

ANDRÉ. - Un homme. Jeune. Vêtu de bleu. Etait-ce lui qu'elle avait vu ?

TORDIS. - Non, ne me décevez pas. Avec trois garçons tous les jours, je suis sûre que tu as besoin de vacances. Et ici tu pourras en prendre.

15
15
15

ANDRÉ. - Un jeune homme en bleu. Un bleu d'uniforme. Était-ce lui, le nuage qui était passé devant le soleil ?

TORDIS. - A Iselø, c'est toujours des vacances. Non, ne demande pas son avis à André. C'est toi qui dois répondre. Je sais que tu vas dire oui.

ANDRÉ. - Encore une fois c'est moi qui ai fini par répondre. - Un jeune homme en bleu. Bien sûr que nous serions ravis de rester. Ravis, ravis, du moins c'est ce que j'ai dit. La silhouette d'un jeune homme en bleu se détachant sur le sable blanchi par le soleil. Mais nos affaires, - nous avions prévu de nous installer à l'auberge.

TORDIS. - Nous irons les chercher, Marianne et moi. J'ai une voiture. Il y a tout le confort, à part le téléphone, mais il ne me manque pas. Que diriez-vous de homards ?

ANDRÉ. - Des homards - ?

TORDIS. - Autrefois, du vivant de tante Isabella, il y avait toujours des homards le premier soir. Des homards et du champagne; c'était une sorte de rituel. Non, Marianne, tu n'auras rien à faire. Je ne suis pas douée pour les tâches ménagères, mais Emily, la petite demi-soeur de la femme du gardien du phare, adore donner un coup de main. Viens, Marianne, nous passerons d'abord chez eux. Puis ensuite -

ANDRÉ. - De nouveau, elle s'est arrêtée. Mais cette fois, il n'y avait aucun nuage.

TORDIS. Vous voyez cette voiture ?

16
16
16

ANDRÉ. N'était-ce pas ce qu'on appelait un phaéton, - tiré par deux poneys jaunes ?

TORDIS. - C'est mon ami, mon meilleur ami à Iselø, le vieux docteur.

ANDRÉ. - Non, ce n'étaient pas des poneys. Il faut dire que je ne connais rien aux chevaux.
En tout cas, ils étaient petits.

TORDIS. - Il est arrivé il y a mille ans comme jeune remplaçant, il ne comptait rester qu'un mois, mais il est toujours là. La nature, la chasse l'ont attaché à cet endroit. Ce sont sans doute ses seules amours.

ANDRÉ. - On aurait reconnu le personnage à cent lieues : chaîne de montre sur la bedaine et moustaches d'éléphant de mer. C'était sans doute en direction du phare qu'il traversait la lande.

TORDIS. - La femme du gardien de phare va accoucher. Non, pas tout de suite. En novembre, seulement. Mais elle est un peu - oui, comment dire -, un peu exaltée, elle vit dans un drôle d'univers, vaguement poétique et romanesque . Son mari a quinze ou vingt ans de plus qu'elle, il était veuf, c'est peut-être l'explication. Ils étaient mariés depuis sept ans, quand le miracle a eu lieu. Pauvre garçon. Ce ne sera pas facile pour lui.

ANDRÉ. - Parce qu'on sait que ce sera un garçon ?

TORDIS. - Il s'appellera Esmond.

ANDRÉ. - C'est le gardien du phare et sa femme qui ont choisi ce prénom ?

17
17
17

TORDIS. - Non, les deux soeurs, l'aînée et la cadette. Pour elles, c'est déjà un être vivant. Il est leur moyen de fuir. Leur moyen de fuir les soirées solitaires d'Iselø, de fuir le fanal qui tourne, - qui tourne et tourne encore. Tu connais le bruit que ça fait ? On dirait un frottement de verre. J'adore ce bruit. Mais pour elles, c'est le temps qui piétine. Et maintenant, Esmond arrive en sauveur. Lorsqu'Esmond sera étudiant, la femme du gardien s'installera en ville, elle ira au théâtre avec Esmond, elle s'appuiera avec lassitude sur le bras d'Esmond, adressera des sourires coquins aux amis d'Esmond, sera la jeune mère talentueuse d'Esmond. Emily le voit un peu différemment. Il remplace ces poupées dont elle n'ose pas avouer qu'elles lui manquent, mais il est aussi l'homme dont elle rêve, ce garçon, cette force mystérieuse devant laquelle elle se prosternerait en tendant les bras, prête à tout supporter. Emily est adorable. C'est une fille ravissante que nous essayons d'aider de notre mieux, le docteur et moi.

ANDRÉ. - Esmond, Esmond, pauvre petit Esmond. Voilà que le phaéton jaune était arrivé au phare, et qu'il s'arrêtait devant le domicile du gardien.

TORDIS. - Viens, Marianne. Non, laissons les verres. Lorsqu'il fait une visite au phare, le vieux docteur a l'habitude de passer me voir ensuite. Cela vous ennuerait-il si je l'invitais à dîner ? Je pense qu'il vous plaira. Il a connu tante Isabella, il l'a bien connue. Viens, Marianne. Viens, on s'en va.

ANDRÉ. - Marianne m'a jeté un coup d'oeil avant de suivre Tordis.

(Marianne et Tordis sortent.)

Ensemble, elles ont pris le sentier menant au garage. Deux jeune filles, mais appartenant à des univers différents, des univers séparés par un invisible mur de verre. Marianne, Marianne, il y a des choses que l'on a tant de mal à dire. Fatigué par l'air de la mer et le soleil, je me suis assoupi, mon whisky à la main. Combien de temps, je ne sais pas. Mais soudain j'ai senti quelqu'un s'approcher. Qui cela pouvait-il être ?

18
18
18

(Il se retourne.)

C'était lui.

(Hansson, l'assistant du gardien du phare, apparaît, une raquette de badminton à la main.)

Il s'est arrêté un instant, et m'a dévisagé. Puis il s'est ressaisi. Si madame était là ? Non, elle était partie faire une course au port de pêche, mais elle devait d'abord passer au phare, - elle y était certainement maintenant. Il a regardé vers le phare, puis s'est présenté : Hansson, assistant du gardien. Je me suis également présenté, et j'ai dit que j'étais un ami de Tordis. Il tenait une raquette à la main, une raquette de badminton qu'il avait promis de réparer. Est-ce qu'il pouvait la laisser là ?

(Hansson pose la raquette.)

Oui, bien sûr. Pendant quelques instants, il est resté là, ne sachant que dire. Alors j'ai parlé du temps, de la nature de l'île, - oui, elle était belle. Puis soudain il a pris congé, - et il est parti en direction de la mer.

(Hansson a disparu, les rideaux redeviennent opaques, le décor est de nouveau celui du café Bern.)

Hansson. Assistant du gardien. Ils jouaient au badminton ensemble. Hansson, vêtu de bleu. Hansson, en tenue du dimanche, qui faisait un visite. Comme s'il ignorait qu'elle n'était pas là. Il avait dû la voir partir. Des dunes, il avait dû la voir. Alors, c'était moi qu'il s'agissait d'observer ? C'était pour ça qu'il était venu ? Oui, oui. Ou plutôt non. Moi, ça ne me regardait pas. Tordis et sa liberté. Bien sûr qu'elle avait sa liberté. Mais dire qu'elle était invisible, impalpable ?

(Lentement, les rideaux redeviennent transparents.)

Enfin, pourquoi pas ?

(Le ciel s'est maintenant changé en ciel de crépuscule et s'assombrit rapidement. Le médecin est assis dans un vieux fauteuil en rotin, un plaid sur les genoux.)

Après le dîner, les filles ont fait une promenade au crépuscule, les filles et Emily, la petite demi-soeur de la femme du gardien. Elles sont montées jusqu'à la figure de proue, tandis que nous sommes restés, le docteur et moi, à siroter notre café et notre cognac.

19
19
19

LE MÉDECIN. - Eh oui, on vieillit. Cela fait bientôt cinquante ans que je l'ai rencontrée pour la première fois, Isabella de Creuith.

ANDRÉ. - La tante du directeur de cabinet ?

LE MÉDECIN. - En réalité, c'était la tante de son père. A l'époque on pouvait encore deviner chez elle une lueur de jeunesse. Elle avait dû être ravissante, absolument ravissante. Ses yeux, ses mains, - sa démarche. On en était réduit à souhaiter être né plus tôt. Oui, oui, - aujourd'hui on s'en souvient comme d'une vieille créature excentrique vêtue d'un étrange costume de chasse, éternellement suivie d'un pékinois bleu.

ANDRÉ. - Pékinois suffit.

LE MÉDECIN. - Je n'y peux rien.

ANDRÉ. - Mais bleu ?

LE MÉDECIN. - Selon elle, il était bleu. A vrai dire, il était difficile de s'en rendre compte. A mes yeux, il était plutôt gris-beige. Mais il n'y avait rien à faire. Elle ne supportait pas la moindre contradiction. Dicky était bleu!

ANDRÉ. - Et en plus il s'appelait Dicky ?

LE MÉDECIN. - Elle l'avait reçu en cadeau d'un diplomate anglais à Madrid. Son frère avait longtemps été aux Affaires étrangères, avant d'être frappé par la maladie qui l'avait d'abord cloué à son fauteuil roulant, puis à son lit. Pendant des années, elle avait passé les hivers à